

LOUIS LAFORCE

FÉROCE ARÉNA



FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

LOUIS LAFORCE

Féroce aréna

*Héritage
jeunesse*



1

Nuit d'enfer

Le front appuyé contre la vitre de ma portière, j'examine le ciel étoilé. Un croissant de lune éclaire la route. La tête de ma sœur repose sur mon épaule. Elle s'est endormie, je l'entends respirer doucement. À sa gauche, mon frère a le visage illuminé par son cellulaire.

Marc vient de disputer un minitournoi de hockey à Trois-Rivières. Il a compté huit des dix-neuf buts de son équipe, récoltant la première étoile. Je suis fier de lui.

Un peu avant d'arriver à Québec, une lumière s'allume sur le tableau de bord de la voiture.

— Oh! On va manquer d'essence! fait maman.

— Mais non, on peut encore rouler quelques kilomètres, assure papa.

Maman lui suggère d'arrêter à la prochaine station-service. Dehors, il fait un froid polaire. Papa dit qu'il n'a pas envie de se geler en faisant le plein.

La voiture finit par toussoter, puis elle ralentit et s'immobilise finalement à quelques mètres d'une intersection.

— Panne sèche! Bravo, Simon! note maman avec ironie.

— Pas de panique, nous ne sommes qu'à quelques coins de rue de la maison.

— Mais on gèle dehors! C'est toi-même qui l'as dit!

— Qu'est-ce que tu suggères, Sophie? Que je pousse la voiture? Allez, tout le monde, enfiler vos tuques et vos mitaines, on fera le reste du trajet à pied. Manon, réveille-toi. Marc, laisse ta poche de hockey dans le coffre, on reviendra la chercher demain.

Nous marchons d'un pas rapide vers la maison. C'est l'affaire de dix petites minutes, mais elles paraissent durer le triple.

Dès que nous entrons dans la maison, papa propose d'allumer un feu. Mon frère, ma sœur et moi sommes fatigués et gelés. Nous préférons enfiler nos pyjamas et nous blottir dans le confort de nos lits. Nos parents décident de veiller devant le foyer au sous-sol. Dix minutes plus tard, je dors à poings fermés.

Quand je rouvre les yeux, il fait encore nuit. Le détecteur de fumée résonne très fort. C'est lui qui m'a réveillé. Je me redresse, déboussolé. Mon frère crie. Ma sœur pleure. Marc entre dans ma chambre et me tire du lit.

— Dépêche-toi, suis-moi !

Il ouvre ensuite la porte de la chambre de Manon. Elle n'est pas dans son lit.

Il y a beaucoup de fumée dans le corridor. Je ne vois pas grand-chose autour de moi. J'ai la gorge et les yeux qui piquent. Marc et moi décidons de ramper jusqu'à l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. Je suis vite en sueur tellement il fait

chaud. Je sens mon cœur se serrer quand j'aperçois des flammes en bas des marches.

— On ne peut pas descendre ! me crie Marc.

J'entends à nouveau Manon pleurer. Nous retournons dans sa chambre. Elle sort la tête de sous son lit.

— Faut sortir d'ici ! hurle Marc. Ça presse !

Il essaie d'ouvrir la fenêtre de la chambre de ma sœur. Elle se coince un peu à cause du froid. La fumée nous suit dans la pièce et nous fait toussoter. En tirant de toutes ses forces, Marc parvient à faire glisser la fenêtre. D'un coup de poing, il fait ensuite tomber la moustiquaire.

Au loin, une sirène se met à hurler.

Mon frère enjambe le rebord et se lance dans le vide. Il atterrit à quatre pattes dans la neige. Il se relève, tend les bras et invite Manon à sauter. Elle hésite. Ma sœur n'a que six ans, un saut du deuxième étage doit lui paraître terrifiant. Marc l'encourage :

— Viens ! Je vais t'attraper ! Tu ne te feras pas mal, promis !

Manon hoche la tête bravement et se jette dans ses bras. Ils roulent tous les deux dans la neige.

Malgré l'air frais qui entre par la fenêtre, j'ai la vue brouillée et de la difficulté à respirer. À mon tour, je saute par l'ouverture. J'atterris toutefois sur une plaque de glace.

Mon genou craque. Je hurle de douleur. La dernière chose que je vois avant de m'évanouir, ce sont les hautes flammes orangées qui lèchent les murs de la maison et la cheminée qui menace de s'effondrer.



2

Les fantômes

Je revis souvent cette nuit en rêve. Je me réveille toujours au moment où je saute dans le vide. On dirait que mon cerveau ne veut pas se souvenir du reste. Les cris... les pleurs... ma jambe qui présente un angle inhabituel... mes parents, endormis devant le foyer à la cheminée mal ramonée... ils n'ont malheureusement pas réussi à quitter le sous-sol enflammé. Rien que d'y penser, j'en ai les larmes aux yeux.

Depuis ce jour, je boite un peu de la jambe droite. Je n'ai pas retenu tout le vocabulaire médical, seulement que j'ai passé deux heures

sur la table d'opération. Mon genou n'a pas plié dans le bon sens. Je ne peux plus jouer au hockey. Freiner brusquement ou donner des coups de patin répétitifs, ça me fait trop mal.

Ma jambe qui boite, c'est une chose. Mais j'ai maintenant une peur bleue de n'importe quelle flamme. Je me tiens loin des feux de camp. Et je préfère maintenant mes gâteaux d'anniversaire sans chandelles.

Après les funérailles, nous avons déménagé dans la maison de mes grands-parents paternels à Saint-Augustin-de-Desmaures, en banlieue de Québec. Elle est très vieille. Parfois, j'y entends des bruits inquiétants.

Marc affirme que c'est normal que le plancher de bois craque un peu, car la maison est ancienne. Il dit aussi que le vent s'infiltré facilement par les fenêtres mal isolées. Moi, je n'en suis pas si sûr.

Je pense que les fantômes existent. Je sais que mes parents sont morts, mais leur empreinte est encore en ce monde. Je le sens. Ils ne seraient pas partis comme ça, pour toujours, sans nous dire au revoir.

Quelques semaines après leur décès, j'ai cru les apercevoir. Ça s'est passé durant le Tournoi

international de hockey peewee de Québec. Mes grands-parents, ma sœur et moi étions dans les gradins pour encourager mon frère.

J'ai voulu profiter de l'entracte pour aller aux toilettes. Comme il y avait une longue file, j'ai cherché une autre salle de bain. J'ai grimpé d'un étage. Je ne savais plus trop où j'étais rendu. Au bout d'un corridor mal éclairé, j'ai tout à coup aperçu deux silhouettes blanches. Elles flottaient au-dessus du sol et me tournaient le dos.

La vision n'a duré qu'un instant. Les silhouettes se sont volatilisées avant que j'aie pu les approcher. Encore aujourd'hui, je suis convaincu que c'était papa et maman. Avant de veiller devant le foyer, ils avaient enfilé des pyjamas. Les spectres portaient des vêtements semblables. En plus, mes parents aimaient beaucoup le hockey. C'est évident qu'ils voulaient encourager Marc, eux aussi.

Depuis ce jour, je traque les fantômes. Pas juste à l'aréna. Partout ! Si je pouvais en rencontrer un, même un tout petit, pas effrayant, il pourrait peut-être me guider jusqu'à mes parents. J'aimerais tellement ça les revoir, leur parler une dernière fois...

Cela fait un an que mes parents sont décédés. J'adore les histoires de revenants depuis plus longtemps encore. Depuis que je suis tout petit en fait. J'aime quand les films d'épouvante me font frissonner, parce que j'anticipe ce qui va arriver. Mamie ne veut pas que je regarde des films avec beaucoup de sang. J'ai toutefois le droit de visionner des suspenses moins intenses. Avec des fantômes par exemple.

L'étagère près de mon lit est remplie de livres sur les revenants. Grâce à eux, je connais les caractéristiques de chaque créature. La banshee est un être maléfique qui ne lâche pas sa proie tant qu'elle n'est pas morte de peur. Je préférerais me frotter à un poltergeist, un joueur de tours qui aime faire du bruit et lancer des objets.

J'ai aussi retenu une chose de mes lectures : plus le temps passe, plus l'empreinte de mes parents risque de s'effacer définitivement. Les retrouver est donc devenu mon obsession.



J'entre dans la chapelle avec mon frère.

— Je suis tanné, Michel. On peut s'en aller ?

— C'est la dernière église, je te le promets.

Nos bottes pleines de neige laissent des traces mouillées sur le plancher. Les fantômes affectionnent les vieux manoirs et les maisons abandonnées, c'est connu. Et de vieilles églises, il y en a quelques-unes dans le Vieux-Québec. Celle-ci était en rénovation, j'ai attendu des mois qu'elle ouvre à nouveau ses portes pour l'explorer.

Mon frère s'assoit sur un banc en ronchonnant :

— Ça fait un an qu'on explore la ville. On a visité les jardins du Château Frontenac, les fortifications de la Citadelle et le cimetière sur la rue Saint-Jean ! On n'a pas rencontré le moindre revenant. Je commence à penser que les fantômes n'existent pas !

Un employé gronde Marc et lui demande de parler moins fort. Mon frère soupire et ajoute tout bas :

— Je te le jure, c'est la dernière fois que je t'accompagne dans tes recherches.

Marc attrape tout de même son cellulaire et commence à me filmer. Il documente ma traque de fantômes. Je fais ensuite des montages vidéo que je publie sur YouTube. Comme je n'ai pas

encore rencontré un seul spectre, ils n'ont pas été visionnés très souvent.

Pendant que Marc me filme, j'explore la chapelle, mon appareil photo à la main. Je me le suis procuré avec l'argent hérité de mes parents. Il possède un viseur optique avec mise au point automatique. Je le traîne continuellement avec moi. Même en classe, je le garde enfoui au fond de mon sac à dos. Je serais surpris qu'un fantôme apparaisse au milieu du gymnase, mais on ne sait jamais. Mieux vaut être toujours prêt !

Je photographie le moindre recoin de la petite église. Marc me suit silencieusement. Au bout d'un moment, il commence à soupirer et à montrer des signes d'impatience. Je me tourne vers lui :

— Ça va, j'ai terminé, on peut s'en aller.

Marc lève les bras dans les airs en signe de victoire et fait même une petite danse. Nous quittons la chapelle et allons attendre le bus qui nous ramènera à la maison.

— Tu n'as jamais revu les silhouettes blanches dont tu me parlais, me glisse Marc.

— Je sais, c'est vraiment frustrant.

— Tu as alors décidé d'explorer tous les secteurs de la ville que nos parents aimaient. Je t'ai suivi partout.

— C'est vrai, tu es un grand frère génial.

Marc secoue la tête pour camoufler un petit sourire.

— Pour l'instant, dis-je, mes recherches n'ont donné aucun résultat. Je ne me décourage pas. Un jour, je vais trouver un fantôme. Et il me guidera jusqu'à nos parents.

Le bus arrive. Avant de monter à bord, Marc me dit :

— Tu t'imagines que ce fantôme sera gentil. Moi, si j'en croisais un, j'aurais bien trop peur pour penser à lui demander quoi que ce soit...



3

Petit frisson

Le dimanche suivant, je me rends au Colisée de Québec en compagnie de ma sœur et de mon grand-père. Marc y dispute la finale du tournoi de hockey peewee.

J'ai passé la semaine à explorer l'aréna. J'espérais tellement revoir les fameuses silhouettes blanches ! Malheureusement, cette fois, je n'ai fait aucune rencontre surnaturelle. C'est vraiment décevant.

Quand la sirène annonce la fin de la partie, les gens se lèvent d'un bond pour applaudir l'équipe gagnante. J'ai un serrement au cœur pour mon

frère. Perdre la dernière partie, c'est super poche. Par la marque de 9-1, c'est carrément humiliant.

Mon frère et ses coéquipiers se rendent au centre de la glace pour serrer la main des joueurs adverses. Quand Marc rentre au banc, je lui envoie la main.

Sans perdre de temps, des employés déroulent un tapis rouge sur la glace. Les cérémonies de clôture du tournoi vont bientôt commencer. Je n'ai pas envie de voir ça. Je me lève et fais signe à ma sœur de me suivre. Notre grand-père nous emboîte le pas sans protester. Nous allons attendre Marc à la sortie du vestiaire.

Les hockeyeurs quittent un à un, leur bâton à la main, leur poche à l'épaule. Marc est le dernier à sortir. Il a la tête basse.

— Beau tournoi ! lance papi en lui prenant des mains son lourd sac.

Marc a l'air découragé :

— J'aurais préféré que ça se termine autrement. Quel massacre !

— Ça ne veut pas dire que ce que tu as vécu n'en valait pas la peine.

Papi adore philosopher comme ça.

C'est vrai que l'équipe de Marc a connu un parcours fabuleux. Personne ne les imaginait en finale. L'an dernier, mon frère et ses amis avaient été éliminés rapidement.

À défaut de photographe des fantômes, j'ai pris quelques clichés de Marc et de ses coéquipiers. Les photos sont superbes, mais je vais attendre qu'il soit de meilleure humeur avant de les lui montrer.

J'adore mon appareil. Pourtant, je me dis parfois que je n'ai pas le bon équipement pour détecter la présence de fantômes. Il me serait peut-être plus utile d'avoir une caméra infrarouge, un détecteur de champs électromagnétiques ou un appareil capable d'enregistrer les sons presque inaudibles à l'oreille humaine.

Nous traversons le Colisée sans nous presser. Mon grand-père est concierge ici. Il a une formation d'électricien-frigoriste. Papi connaît cet endroit comme le fond de sa poche. Il dit que l'édifice va être rasé. En attendant, il continue de le chauffer et de le ventiler, pour que la moisissure ne s'installe pas entre ses murs.

Si mon grand-père n'avait pas entretenu ce vieil aréna, Marc n'aurait pas pu y disputer la finale du tournoi. Comme l'an dernier, plusieurs parties s'y sont tenues cette année parce qu'un groupe de rock donnait une série de spectacles dans le nouvel amphithéâtre situé à un jet de pierre.

Soudain, Manon pousse un cri aigu et plaque une main sur son cou. Je me fige. Moi aussi j'ai senti quelque chose sur ma nuque ! C'est glacial et ça dégouline le long de ma colonne vertébrale. Je risque un regard au plafond.

Un tuyau gris suit le corridor sur toute sa longueur. De grosses gouttes d'eau s'en détachent. L'une d'elles frappe mon front.

— Papi, je crois qu'il y a une fuite.

Il lève le nez :

— Malgré mes efforts, cet édifice tombe en ruines...

Papi travaille ici depuis 30 ans. Et comme nous, il adore le hockey. Marc et lui parlent souvent de statistiques. Marc s'intéresse particulièrement aux colonnes de chiffres au verso des cartes de hockey qu'il collectionne. Il doit en avoir plus de mille depuis qu'il a hérité de celles que papa possédait.

Notre père aussi était un grand *fan* de hockey. Si je m'appelle Michel, c'est en hommage à un ailier qui a évolué pour les Nordiques. Marc, lui, est prénommé comme un autre joueur qui a marqué l'histoire de la ville. Quant à Manon, elle tient son prénom d'une gardienne de but native de la région.

Nous arrivons au garage. C'est là que se trouve l'atelier de papi. Il va éteindre les lumières, puis nous montons dans la voiture.

Dehors, il a beaucoup neigé. Papi dérape un peu. Je me retourne sur mon siège pour regarder les traces de pneus. La porte du garage se referme doucement. Avant qu'elle ne se ferme complètement, je crois apercevoir dans la pénombre une lueur inquiétante.



4

Légende urbaine

Dès le lendemain du tournoi, papi Denis doit retourner au Colisée. Il semble qu'un employé a dénudé par erreur des fils électriques, et quelqu'un pourrait s'électrocuter. J'ai parfois l'impression que papi invente des pépins pour passer plus de temps dans cet aréna. Il a beau dire qu'il tombe en ruines, il aime beaucoup cet endroit.

Pour Marc, Manon et moi, c'est le début de la semaine de relâche. Nous décidons de l'accompagner. Papi dit qu'on aura la patinoire du Colisée

à nous seuls. C'est-à-dire que Marc et Manon vont patiner. Moi, je vais me promener et tenter une fois de plus d'apercevoir un spectre. J'ai bon espoir. Hier soir, j'ai découvert une histoire très intéressante. Tandis que nous roulons, je demande :

— Papi, tu connais la légende qui entoure le Colisée ?

— Une légende ? Laquelle ?

Je ne sais pas comment formuler ma question suivante. Marc, assis à l'avant, se retourne et me foudroie du regard. Je sais ce qu'il pense de tout ça. Je jette un coup d'œil à ma sœur. Manon a posé des écouteurs sur ses oreilles. Je pense que je peux parler librement.

— J'ai trouvé un blogue sur Internet. Il paraît que depuis le départ des Nordiques en 1995, le Colisée est hanté par les fantômes d'anciens joueurs... Tu y crois ? Tu as déjà vu des trucs inexplicables ?

Marc secoue la tête en soupirant lourdement et reporte son regard droit devant lui. Le feu de circulation passe au rouge. Papi en profite pour me regarder attentivement dans le rétroviseur.

— Il existe une légende urbaine à ce sujet, c'est vrai. Pourtant, il ne faut pas croire tout ce qu'on trouve sur le Web, Michel.

Marc tourne à nouveau la tête vers moi :

— C'est une *fiction*, tu comprends ? Les fantômes n'existent pas.

Le feu redevient vert. Papi reporte son attention sur la route. Au bout d'un moment, il ajoute :

— La fable dont tu me parles ne date pas d'hier. Au milieu des années 1990, il était déjà question de remplacer le Colisée par un amphithéâtre moderne. Des ingénieurs sont venus l'inspecter. L'aréna n'a pas aimé ça. Il s'est rebellé.

— Comment ça ? s'étonne Marc.

— Les ingénieurs sont restés prisonniers du Colisée toute la nuit. Ils ont affirmé qu'ils ne pouvaient plus en sortir : toutes les portes étaient barrées, les lumières fermées, la ventilation coupée. Dans la pénombre, ils auraient aperçu des fantômes...

J'ai la bouche grande ouverte. Avec ses écouteurs, Manon n'a rien entendu. Marc, lui, me dévisage avec étonnement. Papi enchaîne :